

UNE BOBINE DE FIL BLEU



ANNE TYLER

UNE BOBINE  
DE FIL BLEU

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par  
CYRIELLE AYAKATSIKAS

PHÉBUS  
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Titre original:  
*A Spool of Blue Thread*

© Anne Tyler, 2015.

Pour la traduction française:  
© Libella, Paris, 2017.

ISBN : 978-2-7529-1056-1

## PREMIÈRE PARTIE

On ne s'en va pas  
tant que le chien n'est pas mort



Tard un soir de juillet 1994, Red et Abby Whitshank s'apprêtaient à se mettre au lit quand ils reçurent un appel de leur fils, Denny. Abby, vêtue de sa seule combinaison, se tenait devant la commode et ôtait une par une les épingles qui retenaient le chignon couleur sable ébouriffé au sommet de son crâne. Red, un homme émacié et très brun, en pantalon de pyjama à rayures et t-shirt blanc, venait tout juste de s'asseoir au bord du lit pour retirer ses chaussettes; si bien que lorsque le téléphone sonna sur sa table de nuit, ce fut lui qui décrocha.

– Résidence des Whitshank, j'écoute, dit-il. Tiens, salut.

Abby se détourna du miroir, les bras toujours levés, fourrageant dans sa coiffure.

– Comment ça, dit Red d'un ton plus affirmatif qu'autre chose. Hein? Oh, *merde*, Denny!

Abby baissa les bras.

– Allô? fit Red. Attends. Allô? Allô?

Il resta silencieux un instant, avant de reposer le combiné.

– Quoi? demanda Abby.

– Il dit qu'il est gay.

– *Quoi?*

– Il m'a dit: «Il faut que je te dise quelque chose: je suis gay.»

– Et tu lui as raccroché au nez!

– Non, Abby. C'est lui qui m'a raccroché au nez. Tout ce que j'ai dit, c'est «Merde», et il a raccroché. Clic! Comme ça.

– Oh, Red, comment as-tu pu ?

Elle pivota pour attraper son peignoir – en chenille décolorée, rose à l'origine –, s'en enveloppa et noua fermement la ceinture.

– Qu'est-ce qui t'a pris de dire ça ?

– Mais je ne sous-entendais rien ! Quand quelqu'un te fait une révélation farfelue, tu dis : « Merde. » C'est la première chose qui te vient, non ?

Abby empoigna la grosse mèche de cheveux qui lui tombait sur le front.

– Tout ce que je voulais dire, poursuivit Red, c'est : « Merde, quoi, *encore*, Denny ? Qu'est-ce que tu es encore allé chercher pour nous causer du souci ? » Et il savait très bien que c'était ce que je voulais dire. Je te garantis qu'il le savait. Mais maintenant il peut tout me mettre sur le dos, me reprocher mon étroitesse d'esprit, me traiter de vieux jeu ou je ne sais quoi. Il était *content* que je lui dise ça. Il n'y a qu'à voir comme il s'est dépêché de me raccrocher au nez ; il espérait depuis le début que je réponde de travers.

– D'accord, dit Abby d'un ton plus pragmatique. D'où est-ce qu'il appelait ?

– Qu'est-ce que j'en sais, d'où il appelait ? Il n'a pas d'adresse, il ne nous a pas donné de nouvelles de tout l'été, il a déjà changé deux fois de boulot, et encore, c'est seulement ce qu'on sait... Un gamin de dix-neuf ans, et on ignore totalement dans quel coin de la planète il se trouve ! C'est à se demander ce qui ne tourne pas rond chez nous.

– Est-ce que ça sonnait comme un appel longue distance ? Tu n'entendais pas cette espèce de bourdonnement ? Réfléchis. Est-ce qu'il aurait pu appeler d'ici, de Baltimore ?

– Je ne sais pas, Abby.

Elle s'assit près de lui. Le matelas pencha de son côté ; c'était une femme corpulente.

– Il faut qu'on le retrouve. On devrait avoir cette chose, là... la présentation du numéro, dit-elle en tendant le cou pour regarder le téléphone d'un air féroce. Oh, Seigneur, je voudrais avoir la présentation du numéro, là, *tout de suite* !

– Pour quoi faire? Pour le rappeler et qu’il laisse sonner dans le vide?

– Il ne ferait pas ça. Il saurait que c’est moi. Il répondrait s’il savait que c’était moi.

Elle se leva d’un bond et se mit à faire les cent pas sur le tapis persan usé jusqu’à la corde d’avoir été foulé ainsi d’innombrables fois. La chambre était agréable, spacieuse et joliment décorée, mais elle avait le confort suranné des lieux que leurs habitants ont cessé de voir depuis longtemps.

– Quelle voix avait-il? voulut-elle savoir. Est-ce qu’il était nerveux? Contrarié?

– Il allait bien.

– Ça, c’est toi qui le dis. Il avait bu, tu crois?

– Je ne sais pas.

– Il était avec des gens?

– Je ne *sais pas*, Abby.

– Ou peut-être... avec une seule personne?

– Ne me dis pas que tu le prends au sérieux, dit-il en la défiant du regard.

– Évidemment qu’il était sérieux. Sinon pourquoi il aurait dit ça?

– Ce gamin n’est pas gay, Abby.

– Comment le sais-tu?

– Je le sais, c’est tout. Crois-moi. Tu vas te sentir bête dans quelque temps, et tu vas te dire: «Oups, je me suis un peu emballée.»

– Ah, naturellement, c’est ce que tu voudrais bien croire.

– Où est passée ton intuition féminine? On parle d’un gosse qui a mis une fille enceinte avant même d’avoir terminé le lycée!

– Et alors? Ça ne veut absolument rien dire. Ça pourrait même être révélateur.

– Je te demande pardon?

– On ne peut jamais tout savoir sur la vie sexuelle d’une personne.

– Non, Dieu merci, dit Red.

Il se pencha en avant avec un grognement et attrapa ses

chaussons sous le lit. Entre-temps, Abby avait cessé ses allées et venues et fixait le téléphone une fois de plus. Elle posa la main dessus. Elle hésita, puis décrocha le combiné et le pressa contre son oreille un quart de seconde avant de raccrocher brutalement.

– Le problème avec la présentation du numéro, reprit Red en se parlant plus ou moins à lui-même, c'est que c'est de la triche en quelque sorte. On devrait vouloir se risquer à répondre. C'est un peu le principe du téléphone, selon moi.

Il se leva péniblement et se dirigea vers la salle de bains.

– Ça expliquerait tellement de choses ! Tu ne penses pas ? dit Abby dans son dos. S'il était vraiment gay.

Red, qui était déjà en train de refermer la porte de la salle de bains, passa la tête dans l'embrasure pour la dévisager. Ses sourcils noirs et fins, d'habitude parfaitement droits, étaient froncés au point de se toucher.

– Des fois, je maudis le jour où j'ai épousé une assistante sociale, dit-il avant de claquer la porte.

Lorsqu'il revint, Abby était assise bien droite sur le lit, les bras serrés sur le décolleté en dentelle de sa chemise de nuit.

– Je refuse que tu mettes les problèmes de Denny sur le compte de ma profession, lui dit-elle.

– Je dis juste qu'il y a des gens qui sont parfois trop compréhensifs. Trop tolérants et compatissants, disons. À essayer de se mettre dans la tête d'un gamin.

– On n'est jamais trop tolérant.

– Ça, c'est bien une réflexion de travailleur social.

Elle poussa un bref soupir d'exaspération, puis jeta un nouveau coup d'œil au téléphone. Il se trouvait du côté de Red, pas du sien. Celui-ci souleva les couvertures et se glissa dans le lit, l'empêchant de voir l'appareil. Il tendit le bras et éteignit la lampe de chevet. La pièce fut plongée dans le noir, seule une faible lueur filtrait par les hautes fenêtres voilées qui surplombaient la pelouse devant la maison. Red était désormais complètement allongé, mais Abby restait assise.

– Tu crois qu'il va rappeler ? demanda-t-elle.

– Mais oui. Il finira bien par le faire.

– Il a dû rassembler tout son courage pour décrocher son téléphone la première fois. Peut-être qu’il a épuisé toutes ses réserves.

– Du courage! Quel courage? Nous sommes ses parents. Pourquoi lui faudrait-il du courage pour appeler ses propres parents?

– C’est pour te parler à toi, qu’il en a besoin.

– C’est ridicule. Je n’ai jamais levé la main sur lui.

– Non, mais tu désapprouves ce qu’il fait. Tu lui trouves toujours des défauts. Tu es gâteux avec les filles, et Stem a un tempérament plus proche du tien. Alors que Denny!... C’est moins facile pour lui. Parfois, j’ai l’impression que tu ne l’apprécies pas.

– Enfin, je t’en prie, Abby. Tu sais que c’est faux.

– Oh, je ne dis pas que tu ne l’aimes pas. Mais j’ai vu ta façon de le regarder – du genre «Mais qui est cette personne?» –, et ne va surtout pas croire qu’il ne l’a pas remarqué lui non plus.

– Si c’est le cas, comment expliques-tu que ce soit *toi* qu’il cherche tout le temps à fuir?

– Il ne cherche pas à me fuir!

– Depuis qu’il a cinq ou six ans, il t’interdit d’entrer dans sa chambre. Le gosse préférerait changer lui-même ses draps plutôt que de te laisser le faire pour lui! Il n’amenait presque jamais d’ami à la maison, refusait de donner leurs noms et même de te raconter sa journée d’école. Il te disait: «Ne te mêle pas de ma vie, maman. Arrête de fourrer ton nez partout, occupe-toi de tes affaires, arrête d’être toujours sur mon dos.» Son dernier livre d’images – celui qu’il détestait tellement qu’il en a arraché toutes les pages –, tu t’en souviens? C’était l’histoire d’un bébé lapin qui voulait devenir un poisson, puis un nuage, puis je ne sais plus quoi pour s’enfuir, mais la maman lapin lui répétait qu’elle se transformerait elle aussi pour pouvoir le suivre. Denny en a arraché toutes les pages jusqu’à la dernière!

– Ça n’a rien à voir avec...

– Tu te demandes pourquoi il est devenu gay? Je ne dis pas que c’est vraiment le cas, mais si ça l’était, si ça lui avait

traversé l'esprit rien que pour nous embêter, tu veux savoir pourquoi? Je vais te dire pourquoi: c'est la mère. C'est toujours la mère qui surprotège.

– Oh, c'est un discours tellement dépassé et réducteur et tellement... *faux*, que je ne vais même pas m'abaisser à répondre.

– Ta non-réponse t'a pourtant demandé pas mal de mots.

– Et qu'est-ce que tu fais du père, puisque tu veux remonter à des théories moyenâgeuses? Qu'est-ce que tu fais du macho du bâtiment qui dit à son fils de se secouer, d'avoir plus de cran, d'arrêter de pleurnicher pour des brouilles, de grimper sur ce foutu toit et de clouer les ardoises?

– Nous, on fixe les ardoises avec des crochets, Abby.

– Qu'est-ce que tu fais de ce père?

– D'accord, très bien! J'étais comme ça. J'ai été le pire des pères. Ce qui est fait est fait.

Le silence retomba un moment. Le seul bruit provenait de l'extérieur: le murmure d'une voiture qui passait.

– Je n'ai pas dit que tu étais le *pire*, reprit Abby.

– Bien.

Un autre silence.

– On ne peut pas appuyer sur une touche pour composer le dernier numéro entrant?

– Étoile soixante-neuf, répondit immédiatement Red, avant de s'éclaircir la voix. Mais tu ne vas quand même pas le faire?

– Pourquoi pas?

– Je te rappelle que c'est Denny qui a décidé de mettre un terme à la conversation.

– C'est parce qu'il a été blessé, répliqua Abby.

– S'il avait été blessé, il aurait pris son temps avant de raccrocher. Il n'aurait pas été si pressé de me couper la chique. Non, il a raccroché comme si c'était exactement ce qu'il attendait. Oh, il se frottait presque les mains de m'annoncer cette nouvelle! Il y est allé direct: «Je voudrais te dire quelque chose», il a dit.

– Tout à l'heure c'était: «Il faut que je te dise quelque chose.»

– Oui, bon, peu importe.

– Quelle formule est-ce qu’il a employée?

– Qu’est-ce que ça change?

– Ça change tout.

Il réfléchit un instant. Puis il fit des essais tout bas :

– Il faut que je te dise quelque chose. Je voudrais te dire quelque chose. Papa, je voudrais te... Franchement, je ne m’en souviens pas, renonça-t-il finalement.

– Est-ce que tu peux composer étoile soixante-neuf, s’il te plaît?

– Je ne comprends pas son raisonnement. Il sait que je n’ai rien contre les gays. Notre plaquiste en chef est gay et c’est un copain, bon sang. Denny le sait très bien. Je ne vois pas comment il a pu penser que ça me dérangerait. Bon, bien sûr, je ne vais pas sauter au plafond non plus. On veut toujours que nos gamins aient la vie la plus facile possible. Mais...

– Passe-moi le téléphone, l’interrompt Abby.

La sonnerie retentit. Ils se jetèrent en même temps sur le combiné, Abby contrainte de s’allonger sur Red. Il l’attrapa en premier mais, au terme d’une petite lutte, elle parvint à le lui subtiliser.

– Denny? dit-elle en se redressant puis, un instant plus tard : Ah, Jeannie.

Red se rallongea.

– Non, non, nous ne sommes pas encore couchés. Bien sûr, dit-elle après un silence. Il y a un problème avec la tienne? Non, ça ne me dérange pas du tout, dit-elle après une autre pause. À demain huit heures. Bisous.

Elle tendit le combiné à Red qui le reposa sur son socle.

– Elle veut emprunter ma voiture, dit-elle en se recouchant de son côté du lit avant d’ajouter d’une petite voix abattue : J’imagine que de faire étoile soixante-neuf ne sert plus à rien, n’est-ce pas?

– Non, effectivement.

– Oh, Red. Oh, qu’est-ce qu’on va faire? Il ne va plus jamais nous recontacter! Il ne nous donnera pas de seconde chance!

– Allons, chérie. Il le fera. Je te le promets.

Red l’attira contre lui et lui fit poser la tête sur son épaule.

Ils restèrent ainsi quelques instants jusqu'à ce que, petit à petit, Abby cesse de remuer et que sa respiration ralentisse et se fasse plus régulière. Red, cependant, continua de fixer l'obscurité. Au bout d'un moment, il prononça quelques mots, comme pour les éprouver. « Il faut que je te dise... », articula-t-il dans un murmure à peine audible. Puis : « Je voudrais te dire... Papa, je voudrais... Papa, il faut que... » Il enfonça la tête dans son oreiller avec agacement et recommença : « ... te dire quelque chose : je suis gay. ... te dire quelque chose : je crois que je suis gay. Je suis gay. Je crois que je suis gay. Je crois que je suis *peut-être* gay. Je suis gay. »

Mais il finit par se taire et s'endormit à son tour.

Bien entendu, ils eurent de ses nouvelles. Les Whitshank ne faisaient pas dans le mélodrame. Même Denny n'était pas du genre à disparaître de la surface de la terre, ni à couper les ponts, ni à cesser de parler à quelqu'un – du moins pas définitivement. Certes, il avait fait l'impasse sur le séjour à la plage l'été suivant, mais il l'aurait peut-être manqué quoi qu'il en soit ; il devait se faire de l'argent de poche pour son année d'études à venir. (Il allait au St Eskil College, à Pronghorn, dans le Minnesota.) Et il avait fini par rappeler en septembre. Il avait besoin d'argent pour s'acheter des manuels scolaires, avait-il expliqué. Malheureusement, Red était seul à la maison ce jour-là, la conversation ne fut donc pas particulièrement féconde.

– De quoi avez-vous parlé ? demanda Abby.

– Je lui ai dit qu'il devait s'acheter ses livres avec son argent à lui.

– Ce que je veux savoir, c'est si vous avez parlé de cette dernière conversation téléphonique. Est-ce que tu t'es excusé ? Est-ce que tu t'es expliqué ? Est-ce que tu lui as posé des questions ?

– On n'a pas vraiment abordé le sujet.

– Red ! Ça, c'est classique ! C'est la réaction typique : un jeune annonce qu'il est gay et ses proches continuent leur vie comme si de rien n'était, comme s'ils n'avaient rien entendu.

– Bon, très bien. Rappelle-le, alors. Contacte sa résidence universitaire.

- Et comment je justifierais mon appel ?
- Dis-lui que tu voudrais le cuisiner.
- Je vais me contenter d’attendre qu’il rappelle, décidat-elle.

Mais lorsqu’il les recontacta – ce qu’il fit environ un mois plus tard, alors qu’Abby était là pour répondre –, ce fut pour parler des billets d’avion qu’ils lui avaient achetés pour les vacances de Noël. Il voulait changer sa date d’arrivée parce qu’il comptait d’abord passer voir sa petite amie à Hibbing. Sa petite amie !

– Qu’est-ce que j’aurais pu dire ? demanda Abby à Red plus tard. J’ai dû répondre : « OK, d’accord. »

– Qu’est-ce que tu aurais pu dire ? approuva Red.

Il n’évoqua plus le sujet mais Abby, de son côté, passa toutes les semaines qui précédèrent Noël à ronger son frein. Il était évident qu’elle brûlait d’en parler à tout le monde. Le reste de la famille la surveillait d’un œil circonspect. Ils n’étaient absolument pas au courant pour le coming-out – Red et Abby étaient au moins d’accord sur ce point, ne rien leur dire sans l’aval de Denny –, mais ils sentaient qu’elle leur cachait quelque chose.

Le plan d’Abby (Red n’avait rien à voir là-dedans) était de prendre Denny à part et d’avoir avec lui une bonne conversation à cœur ouvert dès qu’il rentrerait. Mais le matin du jour où son avion devait atterrir, ils reçurent une lettre de St Eskil, leur rappelant les termes de leur contrat : les Whitshank devraient s’acquitter des frais de scolarité du prochain semestre même si Denny avait abandonné les cours.

« Abandonné », répéta Abby. C’était elle qui avait ouvert la lettre, mais ils la lisaient ensemble. Sa façon lente et méticuleuse de prononcer ce terme en soulignait toute la profondeur sémantique. Denny avait abandonné. La fac l’avait abandonné ; il avait abandonné la famille depuis des années. Avait-on déjà vu un adolescent de classe moyenne vivre comme lui – sillonner le pays tel un vagabond, totalement affranchi de l’autorité de ses parents, leur donnant des nouvelles de manière sporadique et négligeant autant que possible de leur laisser la moindre

occasion de *prendre* des nouvelles de lui? Comment les choses en étaient-elles arrivées là? Ils n'avaient certainement pas été aussi laxistes avec leurs autres enfants. Red et Abby se regardèrent un long moment empreint de désespoir.

Par conséquent, c'était compréhensible, le sujet prédominant à Noël cette année-là fut la décision de Denny d'arrêter ses études. (Il avait décrété que, dans la mesure où il n'avait aucune idée de ce qu'il voulait faire plus tard, l'université était de l'argent jeté par les fenêtres, point à la ligne. On verra dans un an ou deux, ajouta-t-il.) Son homosexualité, ou sa non-homosexualité, sembla tout bonnement oubliée.

– Maintenant je comprends presque pourquoi certaines familles prétendent n'en avoir jamais été informées, déclara Abby après les vacances.

– Mm-hmm, fit Red, impassible.

Des quatre enfants de Red et Abby Whitshank, Denny avait toujours été le plus beau. (Dommage que les filles n'aient pas davantage hérité de ces gènes.) Il avait les cheveux noirs et raides, les yeux plissés bleus perçants et les traits ciselés des Whitshank, mais sa peau était un ton plus foncé que celle des autres – qui était d'un blanc laiteux – et il paraissait mieux bâti, moins maigrelet et nouveau. Pourtant, quelque chose dans ses traits – des aspérités, une irrégularité ou une asymétrie – l'empêchait d'être vraiment beau. Les gens qui remarquaient son charme le faisaient tardivement, sur un ton surpris, comme s'ils se félicitaient de leur faculté de discernement.

Par ordre de naissance, il était le troisième. À sa venue au monde, Amanda avait neuf ans et Jeannie cinq. Était-ce difficile, pour un garçon, d'avoir des sœurs aînées? Intimidant? Dégradant? Ces deux-là pouvaient faire preuve d'une redoutable assurance, surtout Amanda qui avait tendance à être tyrannique. Mais il dédaignait plus ou moins Amanda, et portait une affection modérée à la petite Jeannie garçon manqué. Donc, pas de signe avant-coureur de ce côté-là. Stem en revanche! Stem était arrivé quand Denny avait quatre ans. Et là, on pouvait voir un facteur déclenchant. Stem était foncièrement bon. C'est parfois le cas de certains enfants. Il

était obéissant, gentil, facile de caractère ; ça ne lui demandait aucun effort.

Ce qui ne signifiait pas que Denny était mauvais. Il était bien plus généreux, par exemple, que les trois autres réunis. (Il avait échangé son nouveau vélo contre un chat quand celui de Jeannie, qu'elle adorait, était mort.) Et il ne martyrisait pas les autres enfants ni ne faisait de caprice. Mais il était tellement taciturne. Il lui arrivait de devenir inexplicablement mutique, son visage se fermait, se figeait et plus personne ne pouvait l'atteindre. C'était comme une crise de colère rentrée, on eût dit que sa rage se recroquevillait sur elle-même et l'endurcissait ou le tétanisait. Quand cela se produisait, Red levait les bras en signe d'impuissance et s'en allait d'un pas lourd, mais Abby ne le laissait pas tranquille. Elle ne pouvait pas s'empêcher de le secouer pour le sortir de cet état. Ses proches devaient être heureux !

Un jour qu'elle se trouvait à l'épicerie avec Denny, qui était mal luné pour une raison ou pour une autre, « Good Vibrations » résonna dans les haut-parleurs. C'était la bande-son d'Abby, celle dont elle disait toujours qu'elle la choisirait pour ses obsèques, et elle se mit à danser sur la musique. Elle glissait et chaloupait en fredonnant autour de Denny comme une danseuse folklorique autour d'un mât, mais lui se contentait de traverser le rayon des soupes avec raideur, les yeux braqués droit devant lui et les poings enfoncés dans les poches de sa veste. Il l'avait fait passer pour une idiote, avait-elle dit à Red en rentrant. (Elle essayait de tourner l'affront en plaisanterie.) Il ne lui avait même pas adressé un regard ! Les gens avaient dû la prendre pour une folle ! Et il n'avait que neuf ou dix ans, encore loin de l'âge où les garçons ont honte de leur mère ; mais apparemment il avait eu honte d'elle dès sa plus tendre enfance. Il se comportait comme si on lui avait attribué la mauvaise mère, disait-elle, et qu'elle n'était tout simplement pas à la hauteur.

Là, elle était vraiment idiote, la rabroua Red.

À quoi elle répondit que oui, oui, elle savait cela. Mais dans sa tête, sa remarque ne sonnait pas de cette manière.

Les professeurs de Denny appelaient constamment Abby : «J'ai à vous parler de Denny, pourriez-vous venir? Le plus tôt possible, s'il vous plaît.» Il s'agissait d'un problème d'inattention, de paresse ou de manque d'application, jamais d'inaptitude. En fait, on lui fit sauter une classe à la fin du CE2, selon l'hypothèse qu'il avait peut-être simplement besoin de plus de challenge. Mais ç'avait probablement été une erreur. Il s'en trouva encore davantage mis à l'écart. Ses quelques amis étaient de mauvaises fréquentations – des garçons qui n'étaient pas dans son école, qui mettaient mal à l'aise le reste de la famille les rares fois où il les invitait, parlant dans leur barbe, agités et le regard fuyant.

Bien sûr, ils entrevoyaient un espoir, de temps en temps. Il avait remporté un concours de sciences une fois, grâce à l'invention d'un emballage capable de protéger un œuf de tous les chocs, même les plus violents. Mais ce fut le dernier concours auquel il participa. Par ailleurs, un été, il se mit au cor d'harmonie – il avait reçu quelques leçons à l'école primaire – et fit preuve d'une persévérance jusqu'alors méconnue de ses proches. Pendant plusieurs semaines, le *Concerto pour cor N°1* de Mozart résonna dans une version bêlante, balbutiante et confuse à travers la porte fermée de sa chambre, des heures durant, par à-coups, sans relâche, jusqu'à ce que Red commence à pester tout bas; mais Abby lui tapota la main en lui disant : «Oh, allons, ça pourrait être pire. On pourrait avoir droit aux Butthole Surfers» – le groupe de prédilection de Jeannie à l'époque. «Je trouve formidable qu'il se soit trouvé un projet», dit-elle, et dès que Denny sautait quelques mesures dans les parties orchestrales, elle fredonnait les notes manquantes. (À présent, toute la famille connaissait ce morceau par cœur, car Denny le passait sur la stéréo chaque fois qu'il ne le jouait pas lui-même.) Mais lorsqu'il fut capable de franchir le premier mouvement sans avoir à revenir en arrière et tout recommencer depuis le début, il abandonna. Il décréta que le cor d'harmonie était barbant. «Barbant» semblait être son mot favori. Le stage de football aussi était barbant, et il laissa tomber au bout de trois jours. Idem pour le tennis et le club de natation.

– Peut-être qu'on devrait moins s'enthousiasmer, suggéra Red à Abby. Arrêter de sauter au plafond dès qu'il manifeste de l'intérêt pour quelque chose.

– Nous sommes ses parents ! C'est *normal* que les parents s'enthousiasment, rétorqua cependant Abby.

Bien qu'il protégéât farouchement son intimité – se comportant comme s'il cachait des secrets d'État –, Denny lui-même était un fouineur invétéré. Rien ne lui échappait. Il lisait les journaux intimes de ses sœurs et consultait les dossiers des personnes à qui sa mère venait en aide. Il laissait les tiroirs de bureaux étrangement ordonnés sur le dessus mais complètement chamboulés au fond.

Et puis, à l'adolescence il y eut l'alcool, la cigarette, l'absentéisme, le cannabis et peut-être pire. Des voitures cabossées se garaient devant la maison, conduites par des inconnus qui klaxonnaient et hurlaient : «Yo, Shitwank<sup>1</sup> !» Il eut deux fois affaire à la police. (Conduite sans permis ; usage d'une fausse carte d'identité.) Son style vestimentaire – pardessus de vieillard achetés aux puces, pantalons en tweed crasseux et trop grands, tennis rafistolées au chatterton – allait bien au-delà des tenues grunge qu'affectionnaient les adolescents. Ses cheveux grasseyeux formaient des paquets et il émanait de lui une odeur de placard moisi. On aurait pu facilement le prendre pour un clochard. Ce qui était parfaitement ironique, dit Abby à Red. Un Whitshank de naissance, l'une de ces familles enviées qui rayonnent par leur esprit de clan, leur unité et tout simplement leur... singularité ; mais lui gravitait en marge comme une sorte de miséreux qu'ils accueillait par charité.

À cette époque, les deux garçons travaillaient à mi-temps chez Whitshank Construction. Denny se révéla compétent mais peu doué avec les clients. (À une femme qui lui avait dit en minaudant : «J'ai peur que vous ne m'aimiez plus si je vous dis que j'ai changé d'avis au sujet de la couleur des peintures», il avait répondu : «Qui a dit que je vous aimais, d'abord?») Stem,

1. Jeu de mots sur le nom Whitshank, *shit* signifiant «merde» et *wank* «branlette» ou «foutaise». (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

à l'inverse, se montrait obligeant avec les clients et dévoué à son travail – il restait tard, posait des questions, réclamait de nouveaux projets. Quelque chose avec du bois, précisait-il. Stem adorait travailler le bois.

Denny commença à s'exprimer sur un ton hautain, dédaigneux et narquois. « Mais certainement, mon cher », répondait-il à Stem quand celui-ci lui demandait les pages sport du journal ; et : « Si tu le dis, Abigail. » Aux fameux « dîners des orphelins » qu'Abby organisait, avec leurs assemblées d'inadaptés, de solitaires et d'infortunés en tout genre, l'attitude courtoise de Denny le faisait passer pour quelqu'un de charmant au premier abord, puis finalement de grossier. « Je vous en prie, j'insiste, dit-il un jour à Mrs Mallon, prenez plutôt ma chaise, elle supportera mieux votre poids. » Mrs Mallon, une élégante divorcée qui s'enorgueillissait de son extrême minceur, s'écria : « Oh ! Comment... », mais il la coupa pour ajouter : « La vôtre n'est pas très solide. » Ses parents durent s'abstenir d'intervenir, sous peine d'ajouter au malaise. Ou bien avec B. J. Autry, une blonde au visage marqué dont le rire rauque et croassant faisait grimacer tout le monde : Denny avait passé tout un dimanche de Pâques à complimenter son « timbre carillonnant ». Mais B. J., pour sa part, ne s'était pas démontée. « Fous-moi le camp, minot », avait-elle fini par s'emporter. Plus tard, Red avait sermonné Denny :

– Dans cette maison, on n'insulte pas les invités. Tu dois des excuses à B. J.

– Oh, au temps pour moi. Je ne savais pas que c'était une petite fleur fragile.

– Tout le monde est fragile, mon fils, si tu tapes là où ça fait mal.

– Vraiment ? Pas moi, papa.

Bien sûr, ils avaient songé, du moins Abby, à lui faire suivre une thérapie. Elle y songeait depuis longtemps en réalité, mais commença à se montrer plus pressante. Denny ne voulait rien entendre. Un jour, alors qu'il était en première au lycée, elle lui demanda de l'aider à emmener le chien chez le vétérinaire – mission qui requérait deux personnes. Une fois qu'ils eurent

traîné Clarence jusque dans la voiture, Denny s'installa les bras croisés sur le siège passager et ils démarrèrent. Derrière eux, Clarence gémissait et faisait les cent pas sur la banquette, griffant le revêtement en vinyle. Les gémissements se changèrent en cris plaintifs à mesure qu'ils approchaient du cabinet du vétérinaire. Mais Abby dépassa le cabinet et poursuivit sa route. Les cris du chien s'atténuèrent et se firent plus interrogateurs, puis ils finirent par cesser. Abby roula jusqu'à un bâtiment peu élevé en stuc, se gara devant et coupa le moteur. Elle fit brusquement le tour de la voiture et ouvrit la portière de Denny.

– Dehors, lui ordonna-t-elle.

Denny resta immobile un moment puis obéit, s'extirpant de l'habitacle à contrecœur et si lentement qu'on eût dit qu'il en dégoulinait. Ils gravirent les deux marches du perron et Abby pressa un bouton près d'une plaque sur laquelle on lisait DR RICHARD HANCOCK.

– Je reviens te chercher dans cinquante minutes, annonça-t-elle. Denny lui adressa un regard impassible. Lorsque le mécanisme de la porte bourdonna, il l'ouvrit et Abby regagna la voiture.

Red eut du mal à croire cette histoire.

– Il est entré comme ça ? Il a accepté sans rien dire ?

– Évidemment, répondit Abby d'un ton jovial avant que ses yeux ne s'emplissent de larmes. Oh, Red, tu imagines comme ce doit être dur pour lui en ce moment, s'il m'a laissée faire ça ?

Denny consulta le Dr Hancock toutes les semaines pendant deux ou trois mois. « Hankie <sup>1</sup> », le surnommait-il. (« Je n'ai pas le temps de ranger la cave, aujourd'hui c'est mon Hankie Day. ») Il ne leur confia jamais rien de leurs séances et, bien entendu, le Dr Hancock non plus. Abby avait toutefois téléphoné un jour à ce dernier pour lui demander s'il pensait qu'une réunion de famille pouvait être utile, ce à quoi il avait répondu non.

1. *Hankie* : abbréviation de *handkerchief*, « mouchoir ».

C'était en 1990, fin 1990. En 1991, Denny prit la clef des champs.

L'objet de cette fugue s'appelait Amy Lin. Fille d'un couple d'orthopédistes sino-américains, elle était maigre comme un clou, le visage dissimulé sous un rideau de cheveux et vêtue du parfait accoutrement gothique. Et elle était enceinte de six semaines. Mais les Whitshank ne savaient rien de tout cela. Ils n'avaient jamais entendu parler d'Amy Lin. La première fois, ce fut quand son père leur téléphona pour leur demander si, par hasard, ils savaient où Amy se trouvait.

– Qui cela ? dit Abby, pensant tout d'abord que c'était un faux numéro.

– Amy Lin, ma fille. Elle est partie avec votre fils. Elle a laissé un mot disant qu'ils allaient se marier.

– Ils vont *quoi* ? Il n'a que seize ans !

– Amy aussi, dit le Dr Lin. Elle les a eus avant-hier. Il semblerait qu'elle croie avoir atteint l'âge nubile.

– Oui, au Mozambique, peut-être.

– Pourriez-vous aller voir si Denny n'a pas laissé un mot dans sa chambre, s'il vous plaît ? Je reste en ligne.

– D'accord. Mais je crois sincèrement que vous faites erreur.

Elle posa le combiné et appela Jeannie – le membre de la famille le plus au fait des habitudes de Denny – pour qu'elle l'aide à rechercher un éventuel mot. Jeannie se montra tout aussi incrédule qu'Abby.

– Denny ? Se marier ? fit-elle tandis qu'elles montaient à l'étage. Il n'a même pas de copine !

– Cet homme est manifestement zinzin. Et tellement hautain ! « Docteur Lin », il m'a dit en se présentant, avec ce ton autoritaire typique des membres du corps médical.

Naturellement, elles ne trouvèrent pas de mot ni le moindre indice – aucune lettre d'amour, aucune photographie. Jeannie alla jusqu'à fouiller sur une étagère de l'armoire de Denny, dans une boîte en fer dont Abby ignorait l'existence ; mais son contenu se résumait à un paquet de Marlboro et une pochette d'allumettes.

– Tu vois ? dit triomphalement Abby.

Jeannie paraissait toutefois songeuse.

– Cela dit, ce n'est pas comme si Denny avait déjà laissé un mot dans sa vie, observa-t-elle.

– Le Dr Lin se trompe complètement, déclara Abby d'un ton catégorique. De toute évidence vous faites erreur, docteur Lin, annonça-t-elle en reprenant le combiné.

Ce fut donc aux Lin qu'incomba la tâche de retrouver le couple – après que leur fille les eut appelés en PCV pour les informer qu'elle allait bien, même si sa maison lui manquait peut-être un tout petit peu. Denny et elle s'étaient terrés dans un motel à la périphérie d'Elkton, dans le Maryland, après avoir été échaudés en voulant obtenir une licence de mariage. Cela faisait alors trois jours qu'ils avaient disparu, si bien que les Whitshank furent contraints d'admettre que le Dr Lin n'était peut-être pas si zinzin, après tout, même s'ils avaient encore du mal à croire que Denny pouvait faire une chose pareille.

Les Lin allèrent les chercher en voiture à Elkton et se rendirent directement chez les Whitshank sur le chemin du retour, afin que les deux familles s'expliquent. Ce fut la première et dernière fois qu'ils virent Amy. Ils la trouvèrent d'une laideur déconcertante – le teint cireux, l'air souffreteux et dépourvue de toute forme d'intelligence. Par ailleurs, comme Abby le fit remarquer plus tard, ce fut un choc de découvrir à quel point les Lin semblaient bien connaître Denny. Le père d'Amy, un homme de petite taille vêtu d'un survêtement bleu pastel, lui parlait avec familiarité et même gentillesse, et sa mère lui tapota la main en signe de réconfort lorsque son mari finit par admettre qu'un avortement était probablement la plus sage décision.

– Denny a dû passer pas mal de temps chez eux alors que toi et moi n'avions même pas conscience de l'existence d'Amy, dit Abby à Red.

– Tu sais, c'est différent avec les filles, dit Red. Regarde comme on rencontre souvent les amis de Mandy et Jeannie. Pourtant je ne suis pas sûr que les parents de ces garçons voient beaucoup nos filles.

– Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Ce n'est pas simplement qu'il a rencontré sa famille ; j'ai l'impression qu'il l'a carrément intégrée.

– N'importe quoi.

Abby ne parut pas rassurée pour autant.

Ils tentèrent bien de parler à Denny de sa fugue amoureuse une fois les Lin partis, mais celui-ci se contenta de leur répondre qu'il avait très envie d'avoir un bébé. Lorsqu'ils lui opposèrent qu'il était trop jeune pour cela, il garda le silence. Et lorsque Stem demanda avec la maladresse et la candeur qui le caractérisaient : « Du coup ça veut dire qu'Amy et toi vous êtes, quoi, fiancés ? », Denny répondit : « Hein ? Je ne sais pas. »

Dans les faits, les Whitshank ne revirent jamais Amy, et pour ce qu'ils en savaient, Denny non plus. À la fin de la semaine suivante, il était à l'abri en Pennsylvanie, dans un internat pour adolescents à problèmes, grâce au concours du Dr Hancock qui s'était occupé de tout. Denny y termina son lycée et, puisqu'il prétendait n'avoir aucun intérêt pour le bâtiment, passa ces deux étés à travailler comme serveur à Ocean City. Il ne rentrait plus chez ses parents que pour les grands événements – les funérailles de mamie Dalton ou le mariage de Jeannie, par exemple – puis repartait aussitôt, comme il était venu.

Ce n'était pas juste, se lamentait Abby. Ils n'en avaient pas profité assez longtemps. Les enfants étaient censés rester chez leurs parents jusqu'à leurs dix-huit ans au grand minimum. (Les filles n'étaient pas parties, elles, même pendant leurs études.)

– C'est comme si on nous l'avait volé, dit-elle à Red. On nous l'a pris avant l'heure !

– À t'entendre, on dirait qu'il est mort.

– C'est bien mon sentiment.

Les rares fois où il était de passage, il n'était plus qu'un étranger. Son odeur avait changé, il ne sentait plus le placard moisi mais quelque chose de presque chimique, comme de la moquette neuve. Il portait une casquette de pêcheur grec qu'Abby (un pur produit des années soixante) associait à Bob

Dylan. Et il s'adressait à ses parents de manière courtoise mais distante. Leur en voulait-il de l'avoir expédié loin de la maison ? Mais ils n'avaient pas eu le choix ! Non, son ressentiment devait remonter à des événements antérieurs.

– C'est parce que je ne l'ai pas protégé comme il fallait, supposa Abby.

– Le protéger de quoi ? demanda Red.

– Oh... peu importe.

– Certainement pas de *moi*.

– Puisque tu le dis.

– Je refuse de porter le chapeau, Abby.

– Soit.

Dans de tels moments, ils se détestaient.

Puis Denny entra à St Eskil – un miracle, au vu de son passé mouvementé et de ses résultats médiocres. Toutefois, on ne peut pas dire que la fac le changea. Des quatre enfants Whitshank, il resta le plus énigmatique.

Même ce fameux coup de téléphone n'eut aucune incidence sur le cours de leur vie, car ils ne tirèrent jamais les choses au clair. Ils ne le prirent jamais entre quatre yeux pour lui dire : « Alors : tu es gay ou pas ? *Explique-toi* à la fin, c'est tout ce qu'on te demande. » D'autres événements s'enchaînèrent trop vite. Il ne restait pas assez longtemps au même endroit. Après Noël, il utilisa son billet de retour pour se rendre dans le Minnesota, probablement à cause de la petite amie en question, et travailla un mois ou deux chez une sorte de fournisseur d'articles de plomberie – du moins, c'est ce qu'ils déduisirent quand il envoya à Jeannie, en guise de cadeau d'anniversaire, une casquette publicitaire sur laquelle on lisait CONDUITES ET ÉQUIPEMENTS THOMPSON. Lorsqu'ils entendirent à nouveau parler de lui, il se trouvait dans le Maine. Il avait été embauché pour un travail de réfection d'un bateau ; puis il s'était fait licencier. Il leur annonça qu'il avait repris ses études, mais cela n'aboutit apparemment à rien.

Au téléphone, il s'exprimait avec une telle ardeur et un tel enthousiasme que ses parents le crurent en proie à un besoin impérieux de rétablir le lien. Il était capable de les appeler tous

les dimanches durant plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'ils finissent par attendre ses coups de fil, presque désespérément ; mais il les laissait alors des mois sans nouvelles ni moyen de le joindre. Le fait que quelqu'un de si nomade ne possède pas de téléphone portable relevait presque du sadisme. Abby avait désormais obtenu qu'ils souscrivent à l'option de présentation du numéro, mais à quoi bon ? Denny était HORS ZONE, il était un NUMÉRO INCONNU. Il aurait mérité un identifiant rien qu'à lui : ATTRAPE-MOI SI TU PEUX.

Il avait vécu un temps dans le Vermont, mais avait par la suite envoyé une carte postale de Denver. À une période, il s'associa avec l'inventeur d'un logiciel prometteur, mais cela ne dura pas. Il donnait l'impression d'être constamment déçu par ses emplois, tout comme par ses associés, ses petites amies et même des régions entières.

En 1997, il convia la famille à son mariage, organisé dans un restaurant new-yorkais où sa future épouse et lui travaillaient tous deux, elle comme serveuse et lui comme chef. Pardon ? Comment était-ce possible ? Chez eux il n'avait jamais rien cuisiné de plus ambitieux qu'une boîte de chili Hormel. Tout le monde avait assisté à l'événement, bien sûr – Red, Abby, Stem et les filles, ainsi que les époux des filles. Avec du recul, cela faisait peut-être beaucoup. Ils étaient plus nombreux que tout le reste de l'assemblée. Mais après tout, ils étaient invités ! Denny avait précisé qu'il aimerait qu'ils soient tous là ! Il avait employé ce ton exalté qui suggérait qu'il avait *besoin* d'eux là-bas. Ils louèrent donc un mini-van et prirent la route du nord pour envahir ce minuscule restaurant, qui tenait davantage du bar, en réalité – un petit troquet sordide avec six tabourets devant un comptoir de bois et quatre misérables tables rondes. Une autre serveuse et le patron des lieux se chargeaient du service avec la mère de la mariée. La mariée, qui s'appelait Carla, portait une robe de grossesse à fines bretelles, qui cachait à peine ses sous-vêtements. Elle était manifestement plus vieille que Denny qui, vingt-deux ans à l'époque, était bien trop jeune pour songer à se marier. Sa chevelure rêche et emmêlée, teinte dans

un marron dense, était comme une créature morte étalée sur son crâne, et ses yeux semblables à des billes de verre bleues lui donnaient un regard dur. Elle faisait presque plus âgée que sa propre mère, une blonde rondouillette et pétillante en robe bain de soleil. Malgré tout, les Whitshank firent de leur mieux. Ils sociabilisèrent avant la cérémonie, demandant à Carla où elle et Denny s'étaient rencontrés, à l'autre serveuse si elle serait la demoiselle d'honneur. Carla et Denny s'étaient rencontrés sur leur lieu de travail. Il n'y aurait pas de demoiselle d'honneur.

Denny se montra particulièrement avenant. Il portait un costume sombre et une cravate rouge tout à fait décents, était courtois avec tout le monde, naviguait entre les invités mais prenait soin de retourner de temps à autre auprès de Carla, lui posant une main sur le bas du dos dans un geste possessif. Carla était agréable mais distraite, comme si elle se demandait en permanence si elle n'avait pas oublié d'éteindre le gaz chez elle. Elle avait un accent new-yorkais.

Abby se donna pour mission de faire plus ample connaissance avec la mère de la mariée. Au moment de s'asseoir, elle choisit la chaise à côté d'elle, et toutes deux se mirent à discuter à voix basse, coulant sans cesse des regards vers le jeune couple, leurs têtes se touchant presque. Cela donna quelque espoir au reste des Whitshank : une fois qu'ils se retrouveraient seuls, peut-être en apprendraient-ils davantage sur cette histoire. Parce que le plus grand flou régnait pour l'instant. Était-ce un mariage d'amour ? Vraiment ? Et pour quand était prévu cet enfant ?

Le pasteur, si le terme convenait à cet homme, était un coursier à vélo qui se réclamait de l'Universal Life Church. Carla souligna plusieurs fois qu'il s'était « vraiment fait beau », mais si c'était le cas, les Whitshank osaient à peine imaginer de quoi il avait l'air au quotidien. Il portait une veste en cuir noire – en plein mois d'août ! –, arborait une barbiche brune de plusieurs jours, et ses bottes étaient garnies de chaînes si lourdes qu'elles s'entrechoquaient bruyamment au lieu de simplement cliqueter. Mais il prenait sa fonction très au sérieux ;

il demanda tour à tour aux mariés s'ils se promettaient amour et fidélité, et une fois qu'ils eurent répondu « Oui », posa les mains sur leurs épaules en déclarant : « Que la paix soit avec vous, mes enfants. » Puis l'autre serveuse lança un « Youpi », d'une petite voix hésitante, et Carla et Denny s'embrassèrent – un long baiser fougueux, qui ne fut pas sans soulager les Whitshank –, après quoi le patron de l'établissement apporta plusieurs bouteilles de mousseux. Les Whitshank s'attardèrent encore un peu, mais Denny était tellement accaparé par les autres convives qu'ils finirent par s'éclipser.

En regagnant le mini-van, tout le monde voulut savoir ce qu'Abby avait appris de la mère de Carla. Pas grand-chose, répondit Abby. Cette dame travaillait dans une boutique de cosmétiques. Le père de Carla était « rayé de la carte ». Carla avait déjà été mariée mais ça n'avait pas duré bien longtemps. Abby leur expliqua qu'elle avait désespérément attendu que soit mentionnée la grossesse, mais le sujet n'avait pas été abordé et elle n'avait pas eu envie de poser la question. Au lieu de cela, Lena – c'était le prénom de la mère – avait longuement déploré ce mariage précipité. Elle aurait pu organiser quelque chose de bien si seulement on l'avait prévenue plus tôt, avait-elle dit, mais on ne lui avait annoncé la nouvelle que la semaine précédente. Une consolation pour Abby, car les Whitshank avaient été informés au même moment. Elle avait craint qu'ils aient été délibérément exclus des préparatifs. Mais ensuite, Lena enchaîna sur Denny : Denny avait acheté son costume dans une friperie, Denny avait emprunté sa cravate à son patron, Denny leur avait trouvé un joli deux-pièces au-dessus d'un disquaire coréen. De toute évidence, Lena le connaissait, en tout cas certainement mieux que les Whitshank ne connaissaient Carla. Pourquoi était-il toujours si prompt à troquer sa famille contre celle d'un autre ?

Sur le chemin du retour, Abby se montra inhabituellement éteinte.

Après le mariage, ils ne reçurent aucune nouvelle durant près de trois mois. Puis Denny leur téléphona en pleine nuit pour leur annoncer que Carla avait accouché. Il paraissait

euphorique. C'était une fille, leur dit-il, elle pesait trois kilos deux cents et ils l'avaient prénommée Susan.

– Quand pourra-t-on la voir ? s'enquit Abby.

– Oh, dans un moment, répondit-il.

Ce qui était tout à fait compréhensible mais qui, sortant de la bouche de Denny, suscitait des interrogations sur ce qu'il entendait par là en termes de durée. C'était le premier petit-enfant des Whitshank et Abby confia à Red qu'elle ne supporterait pas qu'ils soient tenus à l'écart de sa vie.

Mais le matin de Thanksgiving – d'autant plus surprenant que Denny évitait généralement le rassemblement de Thanksgiving et son contingent d'orphelins plus nombreux que jamais –, il les appela pour les informer que Susan et lui embarquaient dans un train pour Baltimore ; quelqu'un pouvait-il venir les chercher ? Il arriva avec Susan sanglée contre son torse à l'aide d'une sorte d'écharpe en toile. Un bébé de trois semaines ! Encore moins que cela, en fait. Trop jeune pour ressembler à autre chose qu'une petite cacahuète fripée, le visage écrasé contre la poitrine de Denny. Mais cela suffit néanmoins à mettre toute la famille en émoi. Ils s'accordèrent à dire que ses mèches noires étaient du Whitshank tout craché et tentèrent de déplier l'un de ses minuscules poings pour voir si elle avait hérité de leurs longs doigts. Ils trépignaient d'impatience, voulaient qu'elle ouvre les yeux afin d'en deviner la couleur future. Abby la retira de l'écharpe pour en avoir le cœur net, mais Susan ne se réveilla pas.

– Alors, comment se fait-il que tu sois ici tout seul ? demanda Abby en installant confortablement Susan sur son épaule.

– Je ne suis pas tout seul. Je suis avec Susan.

Abby leva les yeux au ciel et il se laissa attendrir.

– La mère de Carla s'est cassé le poignet, dit-il. Carla a dû l'emmener aux urgences.

– Oh, comme c'est fâcheux, dit Abby tandis que les autres émettaient des murmures compatissants. (Au moins, Carla n'était pas « rayée de la carte ».) Mais comment va-t-on faire, alors ? Est-ce qu'elle a tiré ?

– Tiré ?

– Est-ce qu'elle a tiré de son lait ?

– Non, maman, j'ai apporté du lait maternisé, dit Denny en tapotant le sac en vinyle rose qu'il portait à l'épaule.

– Du lait maternisé. Mais dans ce cas sa réserve va s'amenuiser.

– Sa réserve de quoi ?

– De lait maternel, enfin ! Si tu donnes du lait en poudre à un bébé, la mère ne produit plus le sien.

– En fait, Susan est un bébé nourri au biberon.

Abby avait lu des manuels pour apprendre à être une bonne grand-mère. La première consigne était de ne pas s'ingérer. Ne pas critiquer, ne pas donner de conseils. Elle se contenta donc de dire :

– Ah.

– Qu'est-ce que tu croyais ? Carla travaille à plein temps, répliqua Denny. Tout le monde ne peut pas se permettre de rester à la maison à se tourner les pouces en allaitant.

– Mais je n'ai rien dit.

Il était arrivé par le passé que les visites de Denny soient régulièrement écourtées de cette manière. Une petite question de trop, et il décampait. Peut-être parce qu'elle s'en souvenait, Abby étreignit plus fermement le bébé.

– En tout cas, ça fait plaisir de t'avoir ici, dit-elle.

– Moi aussi, ça me fait plaisir.

Tout le monde se détendit.

Il n'était pas exclu qu'il ait pris une sorte de résolution dans le train, parce qu'il se montra particulièrement accommodant et peu critique durant ce séjour, y compris envers les orphelins. Lorsque B. J. Autry fit retentir son rire de pie qui réveilla le bébé en sursaut, il se contenta de dire : « OK, les gars, si vous voulez voir les yeux de Susan, c'est le moment. » Et il fut très prévenant à l'égard de Mr Dale et de son problème d'audition, répétant plusieurs fois la même phrase sans le moindre signe d'agacement.

Amanda, qui était enceinte de sept mois, le harcela de questions sur la manière de s'occuper d'un enfant, et il répondit à toutes. (Un berceau était absolument superflu ; un tiroir

de bureau faisait très bien l'affaire. Pas besoin de poussette, non plus. Une chaise haute? Probablement pas.) Il s'enquit poliment de Whitshank Construction, incluant son père mais aussi Jeannie, qui y travaillait désormais comme menuisier, et même Stem. Il écouta sans rien dire, en hochant la tête, Stem lui décrire un problème logistique mineur dans les moindres détails. («Donc, le client veut des meubles de rangement du sol au plafond, tu vois, du coup on abat toutes les cloisons, mais là, il dit: "En fait non, attendez!" »)

Abby nourrit la petite, lui fit faire son rot et changea sa couche miniature, non recyclable, mais elle se garda bien de le souligner. Elle découvrit que Susan avait un menton potelé, des lèvres parfaitement dessinées et un regard bleu acier sous ses sourcils froncés. Elle la tendit à Red qui afficha ostensiblement son désarroi et son incompetence, mais fut surpris plus tard le nez enfoui dans la tête duveteuse de Susan, respirant avec délectation son odeur de bébé.

Lorsque Denny les informa qu'il ne pouvait pas rester dormir, ils n'y trouvèrent rien à redire. Abby emballa quelques restes de dinde pour Carla et sa mère, et Red conduisit Denny et le bébé à la gare.

– Ne disparais pas comme un étranger, maintenant, dit Red à Denny quand celui-ci descendit de voiture.

– Non, non, on se voit bientôt.

Denny avait déjà dit cela par le passé, un nombre incalculable de fois, sans en penser un traître mot. Mais cette fois-ci, c'était différent. Peut-être était-ce la paternité. Peut-être commençait-il à reconnaître l'importance de la famille. Quoi qu'il en soit, il revint à Noël – uniquement pour la journée, mais c'était toujours cela de pris –, non seulement accompagné de Susan, mais également de Carla. Susan avait sept semaines et était désormais consciente de son environnement, elle regardait les gens quand ils lui parlaient et, en guise de réponse, leur adressait des sourires en coin qui révélaient une fossette sur sa joue droite. Carla fit montre d'une amabilité décontractée, sans pour autant paraître trop se forcer. Elle était vêtue d'un jean et d'un sweat-shirt, si bien qu'Abby – qui,

elle, déployait des efforts colossaux – garda sa jupe en jean au lieu de se changer pour le repas. « Carla, je vous sers un verre de vin? proposa-t-elle. C'est tellement commode que vous n'allaitiez pas. Vous pouvez boire tout ce que vous voulez. » Ses filles se regardèrent les yeux écarquillés : maman va trop loin, comme d'habitude! Mais elles-mêmes faisaient pas mal d'efforts. Elles complimentèrent Carla sur tout et n'importe quoi, y compris le tatouage du nom de son chien dans le creux de son bras gauche.

Plus tard, toute la famille estima que cette visite s'était bien passée. Et dans la mesure où, après cela, Denny se mit à amener Susan environ tous les mois, ils en déduisirent qu'il était du même avis. (Il n'était jamais accompagné de Carla parce qu'il ne venait pas durant ses jours de congés. Elle travaillait à présent dans un fast-food, expliqua-t-il; ils avaient tous deux quitté le restaurant, mais il avait des horaires plus flexibles que les siens.) Susan apprit à tenir assise, à ramper, commença à manger des aliments solides, apprit. Il arrivait désormais que Denny passe la nuit à la maison. Il dormait dans son ancienne chambre, avec Susan près de lui dans le lit parapluie qu'Abby avait conservé de l'époque où ses propres enfants étaient petits. Entre-temps, Amanda avait donné naissance à une petite Elise, et la famille se plaisait à imaginer les deux fillettes grandissant ensemble, très proches l'une de l'autre.

Puis Denny prit ombrage d'une réflexion de son père. C'était l'été et ils parlaient du séjour familial à la plage qui approchait. Denny annonça qu'il pourrait venir avec Susan mais que Carla devrait rester travailler.

– Et comment se fait-il que *toi*, tu ne travailles pas? demanda Red.

– C'est comme ça, c'est tout, rétorqua Denny.

– Mais Carla, elle, doit travailler?

– Exactement.

– Quelque chose m'échappe. Carla est bien la mère, n'est-ce pas?

– Et alors?

Abby et Jeannie, qui étaient également présentes, sentirent soudain le vent tourner. Elles décochèrent à Red le même regard de mise en garde. Mais celui-ci ne sembla pas les remarquer :

– As-tu seulement un travail ? insista-t-il.

– Et en quoi ça te regarde ? lança Denny.

Red se tut au prix d'un effort manifeste, et la discussion sembla close. Mais lorsqu'Abby demanda de l'aide pour sortir le lit parapluie, Denny lui dit que c'était inutile. Il ne prévoyait pas de rester dormir. Il était parfaitement aimable, cependant, et prit congé sans laisser présager la moindre discorde.

Trois années s'écoulèrent avant qu'il ne se manifeste à nouveau.

Durant les premiers mois, ils n'entreprirent rien. C'est dire s'ils étaient respectueux, s'ils étaient intimidés par les silences de Denny. Mais le jour de l'anniversaire de Susan, Abby l'appela, composant le numéro qu'elle avait noté la première fois qu'il était apparu sur leur téléphone. (Les parents de gens comme Denny développent des ruses d'agent secret.) Red rôdait nonchalamment à proximité. Mais pour toute réponse, Abby eut droit à une voix enregistrée l'informant que le numéro n'était plus attribué.

– On dirait qu'ils ont déménagé, dit-elle à Red. Mais c'est bon signe, tu ne penses pas ? Je parie qu'ils ont trouvé quelque chose de plus grand, avec une chambre pour Susan.

Elle appela alors les renseignements pour obtenir le nouveau numéro de Dennis Whitshank, mais ils n'avaient rien à ce nom-là.

– Et Carla Whitshank ? demanda-t-elle, lançant un regard nerveux à Red. (Après tout il n'était pas absurde de penser qu'ils s'étaient séparés entre-temps.)

Mais après cela, elle raccrocha et dit :

– J'imagine qu'on va devoir attendre que ce soit lui qui nous contacte.

Red hochait imperceptiblement la tête et partit dans une autre pièce.

Les mois s'écoulèrent encore. Puis les années. Susan devait

marcher désormais, elle devait parler. Elle avait probablement atteint ce stade fascinant où le langage se développe de jour en jour de façon exponentielle, où les enfants absorbent la connaissance comme de petites éponges : les Whitshank avaient manqué tout cela. Ils avaient maintenant deux autres petits-enfants – Jeannie avait accouché de Deb peu après la dernière visite de Denny –, mais regarder ces deux-là grandir, et pas Susan, n'en était que plus difficile.

Puis le 11 Septembre survint, et Abby faillit mourir d'angoisse. Toute la famille était préoccupée, bien sûr. Mais pour autant qu'ils sachent, Denny n'avait rien eu à faire au World Trade Center à ce moment-là, ils se persuadèrent donc qu'il allait bien. Oui, il va bien, acquiesça Abby. Mais elle n'était visiblement pas convaincue. Elle resta scotchée devant la télévision durant deux jours, longtemps après que les autres n'eurent plus pu supporter de voir ces tours qui n'en finissaient pas de tomber. Elle commença à inventer des raisons pour lesquelles Denny aurait pu se trouver là-bas. On ne savait jamais, avec Denny ; il avait si souvent changé de travail. Ou peut-être qu'il passait tout simplement par là à pied. Elle se mit à croire qu'elle le sentait en détresse. Quelque chose clochait, disait-elle. Peut-être feraient-ils bien d'appeler Lena.

– Qui ça ? demanda Red.

– La mère de Carla. Quel était son nom de famille, déjà ?

– Je ne sais pas.

– Mais il *faut* que tu le saches, insista Abby. Réfléchis.

– Chérie, je doute qu'on ait déjà entendu son nom de famille.

Abby se mit à faire les cent pas. Ils étaient dans leur chambre et, comme à son habitude, elle allait et venait sur le tapis persan, sa chemise de nuit battant contre ses genoux.

– Lena Abbott... Adams... Armstrong, énumérait-elle. Lena Babcock... Bennett... Brown. (Parfois, la méthode de l'alphabet fonctionnait pour elle.) On a été présentées. Denny nous a présentés. Il nous a forcément donné son nom de famille.

– Ça m'étonnerait de Denny. Je suis déjà surpris qu'il nous

ait présentés, mais s'il l'a fait, il a probablement dit: «Lena, voici mes parents.»

Red n'avait pas tort. Abby reprit ses va-et-vient.

– La serveuse. L'autre, dit-elle soudain.

– Ma foi, je n'ai aucune idée de son nom.

– Non, moi non plus, mais elle a appelé Lena Mrs Quelque-chose; ça, je m'en souviens. Je me souviens de m'être dit que ce devait être quelqu'un de timide si elle n'appelait pas Lena par son prénom, c'est devenu tellement commun de nos jours.

Elle cessa de piétiner le tapis et fit le tour jusqu'à son côté du lit.

– Allons bon, ça va finir par me revenir, conclut-elle – elle se targuait d'avoir une mémoire phénoménale, mais celle-ci fonctionnait parfois à retardement. Ça refera surface tout seul, je dois juste éviter de trop y penser.

Sur ce elle s'allongea, lissa les couvertures et ferma ostensiblement les yeux, si bien que Red se coucha lui aussi et éteignit la lumière.

Mais au milieu de la nuit, elle lui secoua l'épaule.

– Carlucci, déclara-t-elle.

– Hein?

– J'entends la serveuse prononcer ce nom. «Madame Carlucci, je vous ressers un peu de vin?» Comment ai-je pu oublier? Carla Carlucci: une allitération. Non, encore mieux qu'une allitération, mais je ne connais pas le terme. Ça m'est revenu à l'instant, quand je me suis levée pour aller faire pipi.

– Ah. C'est bien, dit Red en se tournant sur le dos.

– Je vais retenter les renseignements.

– Maintenant? dit-il en jetant un coup d'œil au radio-réveil. Il est deux heures et demie du matin! Tu ne peux pas l'appeler maintenant.

– Non, mais je peux obtenir son numéro.

Red se rendormit.

Le lendemain matin, elle lui annonça qu'il y avait trois L. Carlucci résidant à Manhattan et qu'elle allait appeler ces numéros un par un. Elle avait décidé de s'y mettre à

sept heures. Il n'était que six heures tout juste passées ; les Whitshank étaient des lève-tôt.

- Tout le monde n'est pas réveillé à sept heures, lui dit Red.
- Peut-être, mais théoriquement, sept heures, c'est le matin.
- Bon, comme tu voudras.

Red n'insista pas et descendit préparer du café, ce qui n'était pas dans ses habitudes car il partait généralement au travail à cette heure-ci et s'arrêtait en chemin au Dunkin' Donuts.

À sept heures moins cinq, Abby passa son premier coup de fil. « Bonjour, pourrais-je parler à Lena, s'il vous plaît ? » Puis : « Oh, c'est moi qui suis désolée ! J'ai dû faire un faux numéro. »

Elle passa au suivant. « Bonjour, vous êtes Lena ? » Un bref silence. « Je vous prie de m'excuser. Oui, je sais qu'il est tôt mais... »

Elle grimaça. Composa le troisième numéro. « Allô, Lena ? »

Elle se raidit.

- Ah, bonjour ! Abby Whitshank à l'appareil, de Baltimore. J'espère que je ne vous réveille pas.

Elle écouta un moment.

- Oh, ne m'en parlez pas, dit-elle. Parfois je me demande même pourquoi je me mets au lit, vu le peu de sommeil que j'ai devant moi ; c'est ce que je n'arrête pas de dire à Red. Vous croyez que c'est l'âge ? Ou alors le stress des temps modernes ? En parlant de cela, Lena, je me demandais : est-ce que Carla, Susan et Denny vont bien ? Je veux dire, après Mardi Dernier ?

(« Mardi Dernier », les gens faisaient encore référence aux événements en ces termes. Ce ne fut que la semaine d'après qu'ils commencèrent à parler du « 11 Septembre »)

- Ah, vraiment ? dit Abby. Je vois. Bon, c'est déjà cela ! C'est un soulagement. Et donc vous ne... Oui, bien entendu, je comprends que vous ne... Eh bien, merci infiniment, Lena ! Et embrassez Carla et Susan de ma part, s'il vous plaît... Hmm?... Oui, tout le monde va bien, ici, merci. Allez, merci ! Au revoir !

Elle raccrocha.

- Carla et Susan vont bien, annonça-t-elle. Elle *suppose* que Denny aussi, mais elle n'en est pas sûre parce qu'il a déménagé dans le New Jersey.

– Le New Jersey? Où ça, dans le New Jersey?

– Elle n'a pas précisé. Elle a dit qu'elle n'avait pas son numéro.

– Carla doit l'avoir, en revanche. Ne serait-ce que pour Susan. Tu aurais dû lui demander le numéro de Carla.

– Bah, à quoi bon? On sait qu'il n'était pas près des tours. Ça ne te suffit pas? Si tu veux mon avis, je ne suis pas prête à parier que Carla a son numéro.

Elle se mit à remplir la lave-vaisselle, tandis que Red restait là, la regardant d'un air stupéfait.

Le New Jersey, donc. Une rupture de plus. Une double rupture, à moins que Denny voie encore Susan. Évidemment qu'il la voyait encore, dit Red; connaissait-elle un père plus présent que lui? D'après Abby, cela ne signifiait rien. Susan avait peut-être été une lubie de plus, comme son projet de logiciel avorté.

Cela ne ressemblait pas à Abby. Elle croyait dur comme fer à la capacité des gens à changer, ce qui exaspérait parfois toute la famille. Mais, maintenant, elle paraissait résignée. Lorsqu'elle téléphona à Jeannie et Amanda pour leur apprendre la nouvelle, elle parla d'une voix morne et dépourvue de toute émotion, et dit à Red qu'il n'avait qu'à se charger de prévenir Stem quand il le verrait au travail.

– Compte sur moi, dit Red, faussement enthousiaste. Il va être soulagé.

– Je ne vois pas pourquoi. Denny n'a jamais vraiment couru de danger.

Le matin suivant, un samedi, Amanda passa sans prévenir. Amanda était avocate, la plus intraitable, compétente et responsable de leurs enfants.

– Où est le numéro de cette fameuse Lena? demanda-t-elle.

Abby le décrocha de la porte du réfrigérateur et le lui tendit. (Elle l'avait conservé, naturellement.) Amanda s'assit à la table de la cuisine, attrapa le téléphone et composa le numéro.

– Allô, Lena? Ici Amanda. La sœur de Denny. Pourriez-vous me donner le numéro de téléphone de Carla, s'il vous plaît?

Le gargouillis au bout du fil était vraisemblablement une protestation car Amanda dit :

– Je n’ai pas l’intention de la contrarier, croyez-moi. J’ai simplement besoin de joindre mon voyou de frère.

Apparemment, elle avait fait mouche ; elle plongea sa main libre dans son sac à main et en sortit un bloc-notes auquel était attaché un petit stylo doré.

– Oui, dit-elle avant d’écrire un numéro. Merci beaucoup. Au revoir.

Elle composa le nouveau numéro.

– Occupé, dit-elle à ses parents.

Abby grommela.

– Évidemment que c’est occupé, sa mère est en train de l’appeler pour l’avertir, ironisa Amanda en pianotant un moment sur la table avant de rappeler. Bonjour, Carla. C’est Amanda. Comment vas-tu depuis le temps ?

La réponse de Carla fut assez brève, mais Amanda se montra tout de même impatiente.

– Bon. Dans ce cas est-ce que tu pourrais me donner le numéro de mon frère ? J’ai deux mots à lui dire.

Pendant qu’elle notait le numéro, Red et Abby se penchèrent et fixèrent le bloc, respirant à peine.

– Merci, dit Amanda. Salut.

Et elle raccrocha. Abby attrapait déjà le bloc, mais Amanda le lui arracha des mains en disant :

– C’est *moi* qui appelle.

Elle numérotait à nouveau.

– Denny, dit-elle. C’est Amanda.

Ils n’entendirent pas sa réaction.

– Imagine-toi à cinquante ans, poursuivit Amanda. Tu repenses à ta vie passée, et puis tu commences à te demander ce que devient ta famille. Alors tu sautes dans un train pour le Sud, et quand tu arrives à Baltimore par une paisible après-midi d’été, tu retrouves les mêmes rayons de soleil obliques chargés de poussière qui filtrent par la verrière de Penn Station. Tu traverses la gare et tu sors dans la rue, où personne ne t’attend, mais ce n’est rien, te dis-tu ; ils ne savaient pas que tu devais

arriver. Tout de même, ça fait bizarre de se retrouver là tout seul, avec les autres passagers qui serrent des gens dans leurs bras et montent dans des voitures puis s'en vont. Tu te rends à la station de taxi et tu donnes l'adresse à un chauffeur. Tu traverses la ville en contemplant le paysage familier – les rangées de maisons identiques, les poiriers de Chine, les femmes assises sur leur perron, gardant un œil sur leurs enfants qui jouent. Et puis le taxi tourne sur Bouton Road et tu éprouves tout de suite un sentiment étrange. En voyant notre maison, tu remarques des petits signes de laisser-aller que papa n'aurait jamais tolérés auparavant : la peinture qui cloque, les volets gauchis. Du ciment de teinte différente çà et là sur les murs. Des plaques antidérapantes sur les marches du perron – tous ces petits aménagements du parfait propriétaire contre lesquels papa s'était toujours répandu en injures. Tu saisis la poignée de la porte d'entrée et, comme d'habitude, tu tires un coup sec vers toi avant d'abaisser le loquet, mais la porte est verrouillée. Tu presses la sonnette, mais elle est cassée. Tu appelles : « Maman ? Papa ? » Pas de réponse. Tu insistes : « Y a quelqu'un ? » Personne n'accourt ; personne n'ouvre brusquement la porte et ne dit : « C'est toi ! Ça fait tellement plaisir de te voir ! Pourquoi tu ne nous as pas prévenus ? On serait venu te chercher à la gare. Tu es fatigué ? Tu as faim ? Entre ! » Tu restes là un moment, mais tu es complètement démuné. Tu te retournes pour regarder la rue, et tu songes au reste de la famille. « Peut-être Jeannie, tu te dis. Ou alors Amanda. » Mais tu sais quoi, Denny ? Ne compte pas sur moi pour t'accueillir parce que je suis en colère. Je suis en colère après toi de nous avoir baladés depuis tout ce temps, pas juste ces dernières années mais depuis toujours, toutes ces vacances où tu n'es pas venu, tous les séjours à la plage que tu as volontairement manqués, et les trente ans et les trente-cinq ans de mariage des parents, et la naissance du bébé de Jeannie, et mon mariage pour lequel tu ne t'es même pas donné la peine d'envoyer une carte ou de passer un coup de fil. Mais par-dessus tout, Denny, par-dessus *tout* : je ne te pardonnerai jamais d'avoir accaparé toute l'attention des parents sans rien nous laisser.

Elle se tut. Denny répondit quelque chose.

– Oh, dit-elle, ça va. Et toi, qu'est-ce que tu deviens?

Denny fut donc de retour à Baltimore.

La première fois, il vint seul. Abby fut déçue qu'il n'ait pas amené Susan, mais Red s'en réjouit.

– Ça change des précédentes visites, dit-il. C'est comme s'il voulait d'abord tirer les choses au clair. Il ne part pas du principe qu'il peut simplement reprendre ses habitudes comme si de rien n'était.

Il n'avait pas tort. Denny paraissait effectivement différent – plus attentif, davantage soucieux de ne pas les blesser. Il fit des commentaires sur les petits aménagements dans la maison. Il complimenta Abby sur sa nouvelle coupe de cheveux. (Elle s'était mise à les porter courts.) Lui-même avait perdu ses traits de garçon, sa mâchoire anguleuse, et il parlait de façon plus posée. Quand Abby l'interrogeait – malgré ses efforts pour ne pas l'assaillir de questions –, il prenait la peine de lui répondre. Dire qu'il était loquace eût été exagéré, mais il répondait.

Susan allait très bien, dit-il. Elle allait à la maternelle à présent. Oui, il pourrait l'amener une prochaine fois. Carla allait bien, elle aussi, mais ils n'étaient plus ensemble. Le travail? Eh bien, en ce moment il travaillait dans le bâtiment.

– Le bâtiment! s'exclama Abby. Tu entends ça, Red? Il travaille dans le bâtiment!

Red poussa un faible grognement. Cette nouvelle aurait pourtant dû lui faire plaisir.

Cela dit, force était de constater que Denny avait omis pas mal d'informations. À quelle fréquence voyait-il véritablement sa fille? Et quand il disait que lui et Carla n'étaient « plus ensemble », cela signifiait-il qu'ils avaient divorcé? Comment s'était-il organisé? Avait-il décidé de faire carrière dans le bâtiment dorénavant? Avait-il complètement abandonné ses études?

Peu après, Jeannie arriva avec la petite Deb. Abby et Red la laissèrent seule avec son frère et, à la fin de sa visite, ils en surent davantage. Denny voyait *énormément* Susan, rapporta

Jeannie ; il était très présent dans sa vie. Il n'avait pas les moyens de divorcer, pour l'instant. Il partageait un bout de maison avec deux autres types, mais ceux-ci commençaient à lui courir sur le haricot. Bien sûr qu'il terminerait ses études. Un jour.

Mais, d'une certaine manière, cela restait insuffisant. Il semblait toujours y avoir autre chose – quelque chose qui, s'ils parvenaient à mettre le doigt dessus, les éclairerait sûrement, du moins sur sa personnalité.

Cette fois-là, il resta un jour et demi. Puis il partit, mais – et c'était l'information la plus importante – ils avaient bel et bien son numéro de portable. Le numéro qu'ils avaient composé était celui de son portable ! Cela changeait tout.

Ils laissèrent judicieusement passer plusieurs semaines au bout desquelles Abby l'appela (Red n'était toutefois pas bien loin) et les invita lui et Susan pour Noël. Denny répondit que Carla n'accepterait jamais d'être séparée de Susan le jour de Noël, mais qu'il l'amènerait peut-être après.

Red et Abby connaissaient par cœur ses « peut-être ».

Il tint pourtant parole. Il vint avec Susan. Noël tombait un mardi cette année-là, et ils restèrent du mercredi au vendredi. Susan était désormais une petite fille de quatre ans pleine d'assurance, dotée d'une masse de boucles brunes et d'immenses yeux très bruns. Ces derniers furent d'ailleurs un petit choc. Ce n'étaient pas les yeux des Whitshank ! Et, au lieu des tenues solides et confortables que portaient habituellement les enfants Whitshank, elle arriva dans une robe de velours rouge, des collants blancs et des Babies rouges. Soit, peut-être était-ce à mettre sur le compte de Noël. Mais le lendemain matin, lorsqu'elle descendit pour le petit déjeuner, elle portait un chemisier à jabot blanc sous une robe chasuble en taffetas à motif écossais rouge, presque tout aussi chic. Jeannie eut de la compassion pour Denny qui avait dû attacher tous ces minuscules boutons blancs dans le dos de la robe de Susan.

– Tu te souviens de nous ? lui demandèrent-ils. Tu te rappelles que tu nous rendais visite quand tu étais encore bébé ?

– Je crois, répondit Susan d'une voix traînante – ce ne

pouvait pas être le cas, bien entendu, mais c'était gentil de sa part de le prétendre. Vous aviez un autre chien ?

– Non, c'est toujours le même.

– Je croyais que vous aviez un chien beige.

Ils échangèrent des regards mécontents. Elle devait les confondre avec les propriétaires d'un chien beige, qui plus est peut-être pas aussi baveux et arthritique que ce vieux Clarence ? Elle était en extase devant ses cousines. (Ah ! l'adorable Elise et l'espiègle petite Deb pourraient servir d'appât aux Whitshank.) Elle ne semblait pas familière des jeux de cartes mais se prit rapidement de passion pour celui de la pêche. Il apparut également qu'elle savait lire. Ils s'étonnèrent que Carla ait pu élever une enfant précoce, mais peut-être était-ce à mettre au crédit de Denny. Elle aimait se blottir contre Abby et lire à voix haute les rimes de *Hop on Pop*<sup>1</sup>, poussant un grand soupir de satisfaction à la fin de chaque page.

Lorsqu'elle repartit, elle s'était débarrassée de toute sa réserve. Donnant la main à son père devant la gare, elle agitait frénétiquement celle restée libre et criait : « Bye-bye ! À bientôt ! À bientôt, tout le monde ! Bye-bye ! »

Alors Denny l'amena de nouveau, puis encore une fois. Désormais elle avait sa propre chambre, celle qui avait appartenu aux filles. Elle buvait son chocolat au lait dans une tasse à son nom, et au moment de mettre la table, elle savait où trouver l'assiette alphabet dans laquelle Denny mangeait quand il était enfant. Quant à lui, pendant ce temps, il observait tout cela avec bienveillance. Il était le plus accomodant des pères. C'était comme si elle l'avait apaisé.

En 2002, peu après la naissance d'Alexander, le fils de Jeannie, Denny s'installa chez celle-ci pour s'occuper de ses enfants. À cette époque, cela suscita des interrogations. Abby avait déjà endossé son rôle de grand-mère – elle avait pris des jours de congé pour garder Deb pendant que Jeannie était à la maternité et, une fois celle-ci de retour chez elle, passait

1. Célèbre livre illustré pour enfants, destiné à l'apprentissage de la lecture.

souvent pour lui proposer de lui faire des courses ou de s'occuper de son linge. Mais tout à coup, Denny arriva. Et il resta trois bonnes semaines – il dormait sur le canapé-lit de Jeannie et Hugh, emmenait Deb tous les après-midi au jardin d'enfants dans sa poussette, préparait les repas, accueillait Abby à la porte avec une couche étalée sur l'épaule et le bébé dans les bras.

Ce fut seulement plus tard que l'on découvrit que Jeannie avait fait une sorte de dépression post-partum. Cela signifiait-il qu'elle avait appelé Denny pour lui demander son aide? S'était-elle adressée à lui plutôt qu'à Abby? Abby chercha à tout prix à obtenir ces réponses, usant de son ton le plus neutre et le plus détaché. Eh bien, dit Jeannie, elle l'avait effectivement appelé, mais simplement pour discuter. Et peut-être qu'il avait perçu quelque chose dans sa voix – rien d'étonnant, puisqu'elle s'était mise à pleurer, avoua-t-elle un peu penaude –, il lui avait donc dit qu'il arriverait par le prochain train.

C'était à la fois touchant et vexant. Jeannie ne savait-elle pas qu'elle aurait pu faire appel à sa propre mère?

Oui, mais Abby avait son travail, répliqua celle-ci.

Comme si Denny ne travaillait pas, lui.

Cela dit, peut-être que non, qui sait?

Ils devraient plutôt se réjouir que Denny soit venu à la resousse, dit Red à Abby.

– Oh, oui, je sais cela, répliqua Abby.

Une routine s'instaura plus ou moins. Denny n'était guère plus doué pour garder le contact, mais c'était le cas de nombreux fils. Ce qui importait, c'était qu'il le fasse, et que, à défaut d'avoir son adresse, ils aient un numéro où le joindre.

C'était tout de même aberrant qu'ils soient prêts à se contenter de si peu, dit Abby à Red.

– Tu te rends compte? Il peut se passer des jours sans que je pense une seule fois à lui. Ce n'est tout simplement pas naturel!

– C'est parfaitement naturel, dit Red. Tu fais preuve de beaucoup de bon sens. Un peu comme une chatte quand ses petits grandissent.

– Ce n'est pas censé fonctionner de cette manière pour les humains.

Au moins, ils avaient la certitude que Denny ne s'éloignerait jamais de New York. Pas tant que Susan y vivrait. Il lui arrivait cependant de voyager, car une fois il envoya une carte d'anniversaire de San Francisco à Alexander. Et, un Noël, il abrégua son séjour parce qu'il partait au Canada avec sa petite amie. C'était la première fois qu'ils entendaient parler de la petite amie en question, ce fut aussi la dernière. Susan resta seule avec eux cette année-là. Elle était désormais assez grande – sept ans, mais on lui donnait plus que son âge. Elle avait la tête un peu grosse par rapport au reste du corps, et son visage possédait une beauté propre à celle des femmes adultes, avec ses grands yeux bruns au regard las, ses lèvres charnues, douces et complexes. Elle ne montra aucun signe de mal-être, et quand Denny vint la récupérer, elle l'accueillit sans effusion.

– Comment c'était, le Canada? se risqua à lui demander Abby.

– Très sympa, répondit-il.

Il était vraiment difficile de se faire une idée de la vie privée de Denny.

En outre, ils ne surent jamais vraiment en quoi consistait sa profession. Ils savaient qu'il avait travaillé dans l'installation de systèmes de sonorisation, parce qu'il proposa son expertise le jour où le Hugh de Jeannie entreprit d'équiper leur chez-eux. Une autre fois, il arriva vêtu d'un sweat à capuche sur la poche centrale duquel était brodé COMPUTER KLINIK, et répara en deux temps trois mouvements le Mac d'Abby qui, selon elle, ramait un peu. Mais il semblait toujours pouvoir aller et venir à sa guise, et rester aussi longtemps qu'il le désirait. Comment concilier cela avec un travail à temps plein? Quand Stem se maria, par exemple, Denny prit tellement à cœur son rôle de témoin qu'il resta une semaine entière, et bien qu'Abby en fût enchantée (elle était très préoccupée par le fait que ses garçons ne soient pas proches), elle ne cessait de lui demander si ça ne posait pas de problème pour son travail.

– Mon travail? disait-il. Non, non.

Une fois, il passa près d'un mois à Baltimore sans leur fournir de véritable explication. Tout le monde soupçonna qu'il traversait une crise personnelle, car il arriva mal en point et pas du tout dans son assiette. Pour la première fois, ils remarquèrent de légères rides au coin de ses yeux. Ses cheveux poussaient irrégulièrement sur sa nuque et retombaient pardessus son col. Mais il n'évoqua pas le moindre problème, et Jeannie elle-même n'osa pas l'interroger. C'était comme s'il avait dressé sa famille. Ils étaient devenus presque aussi fuyants que lui.

Ils en éprouvaient parfois du ressentiment. Pourquoi devraient-ils marcher sur des œufs avec lui? Pourquoi devraient-ils éluder les questions des voisins à son sujet? « Oh, disait Abby, Denny va bien, merci. Vraiment bien! En ce moment il travaille... En fait, je ne sais pas exactement où, mais peu importe, tout va bien pour lui! »

Pourtant, il leur apportait quelque chose d'indispensable, en un sens. Il laissait un vide quand il était absent. La première fois qu'il manqua le séjour à la plage, par exemple, le fameux été où il prétendit être gay, il n'avait prévenu personne qu'il ne viendrait pas. Ils attendirent qu'il appelle pour annoncer sa date d'arrivée, et quand il apparut évident qu'il ne les rejoindrait pas, tout le monde en fut terriblement accablé. Même une fois arrivés à la villa qu'ils louaient toujours, après qu'ils eurent déballé les courses, fait les lits et repris leurs marques, ils ne purent s'empêcher de penser qu'il était encore capable d'arriver à l'improviste. Quand la brise du soir faisait claquer la porte de la moustiquaire, ils levaient la tête de leur puzzle, emplis d'espoir. Ils s'interrompaient en pleine phrase quand quelqu'un, au-delà des brisants, commençait à nager vers eux avec ce roulement des bras propre à Denny. Et à la moitié du séjour... oh, c'était le plus étrange. À la moitié du séjour, Abby et les filles égrainaient du maïs assises sous la véranda à moustiquaire, quand elles entendirent le *Concerto pour cor N° 1* de Mozart jouer à l'arrière de la maison. Elles se regardèrent, se levèrent de leur chaise, traversèrent la maison en trombe, ouvrirent la porte du jardin... et découvrirent que la musique

provenait d'une voiture garée de l'autre côté de la route. Quelqu'un était installé côté conducteur, toutes vitres ouvertes – ce qui ne devait pas l'empêcher de cuire – et sa radio à plein volume. Un homme en débardeur ; certainement pas un vêtement dans lequel on aurait surpris Denny. Un homme costaud, à en juger par la taille de son coude appuyé sur le rebord de la vitre. Même s'il n'avait fait que manger depuis la dernière fois qu'ils l'avaient vu, Denny n'aurait jamais pu être aussi massif. Et pourtant, vous savez ce que c'est, quand un être cher vous manque. Vous essayez de transformer tous les inconnus que vous croisez en la personne que vous espérez voir. Vous entendez un morceau de musique évocateur et vous envisagez immédiatement que cette personne ait pu changer de style vestimentaire, doubler de volume, acheter une voiture et garer cette même voiture devant la maison d'une autre famille. « C'est lui ! vous exclamez-vous. Il est venu ! C'était sûr qu'il viendrait ; on passe toujours... » Mais alors vous vous rendez compte à quel point vous êtes pathétique, et vous vous interrompez en pleine phrase, et votre cœur se brise.

Dans la famille Whitshank, deux histoires s'étaient transmises de génération en génération. Elles étaient considérées comme emblématiques – *fondatrices*, dans une certaine mesure – et chaque membre, y compris le fils de Stem âgé de trois ans, les avait entendues rabâchées, sublimées et interprétées d'innombrables fois.

La première concernait le plus ancien aïeul dont ils eussent connaissance, Junior Whitshank, un menuisier que tout Baltimore s'arrachait pour son savoir-faire et son sens de l'esthétique.

S'il paraît étrange d'appeler un patriarche «Junior», il y avait une explication logique à cela. Le véritable nom de Junior était Jurvis Roy, abrégé à un moment en J. R. puis redéployé, tel un accordéon, en Junior. (Ce détail était tellement méconnu que sa propre belle-fille avait dû lui demander son prénom quand elle avait brièvement envisagé de faire de son premier enfant un troisième du nom si d'aventure il s'agissait d'un garçon.) Le plus étrange, c'est que Junior n'était pas un lointain ancêtre, mais simplement le père de Red Whitshank. Et rien n'attestait de son existence avant 1926, une date qui semblait anormalement récente pour débiter un arbre généalogique.

Son lieu de naissance ne figurait dans aucun document, mais il était communément admis qu'il était originaire des Appalaches. Peut-être y avait-il fait allusion une fois. Ou

bien était-ce simplement une déduction liée à sa façon de s'exprimer. D'après Abby, qui l'avait connu lorsqu'elle était enfant, il avait une petite voix métallique et un accent nasillard du Sud, bien qu'il eût sans doute décidé à un moment ou à un autre que son statut social se trouverait rehaussé s'il prononçait ses *i* à la manière des gens du Nord. Au milieu du flot traînant propre au parler rural, prétendait Abby, un *i* bref surgissait distinctement de temps en temps telle une épine. Elle ne paraissait pas complètement charmée par cette coquetterie.

Les rares photographies qu'ils possédaient de Junior révélèrent un visage un tantinet trop anguleux – une physionomie que ses contemporains n'avaient aucun scrupule à associer au « *poor white trash*<sup>1</sup> ». Si on le détaillait, c'était un pur Whitshank : les cheveux encore noirs à soixante ans, un teint très blanc et des yeux bleus plissés, sans oublier le corps sec et élancé caractéristique des Whitshank. Il portait un costume raide de couleur sombre tous les jours de l'année, disait Abby. Mais, à ce moment précis, Red l'interrompait dans sa description pour préciser que Junior s'était mis à porter des costumes plus tardivement, lorsque son travail ne consista plus qu'à faire le tour de ses chantiers pour s'assurer que tout se passait bien. Dans la plupart des souvenirs d'enfance de Red, son père apparaissait en salopette.

Quoi qu'il en soit, la première trace documentée de la présence de Junior à Baltimore stipulait qu'il était employé d'un entrepreneur en bâtiment nommé Clyde L. Ward. Cette information figurait dans une lettre dactylographiée trouvée au milieu des papiers de Junior après son décès, déclarant, à qui de droit, que J. R. Whitshank avait travaillé pour Mr Ward de juin 1926 à janvier 1930 et prouvé ses compétences en menuiserie. Mais son talent devait sûrement dépasser la simple compétence car en 1934, un petit entrefilet dans le *Baltimore Post* vantait les services de Whitshank Construction Co., « Qualité et Intégrité ».

1. Terme d'argot américain désignant la population blanche pauvre, guère plus estimée que les esclaves.